

« Liminaire »

Michèle Émond et Maurice Burgevin

Horizons philosophiques, vol. 12, n° 2, 2002, p. I-IV.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801204ar>

DOI: 10.7202/801204ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Liminaire

La Grande Arche de la Défense, à Paris, a été érigée pour célébrer le deuxième centenaire du 14 juillet 1789? Que s'était-il vraiment passé ce jour-là? N'en déplaît aux Français, presque rien. On a libéré de la Bastille quatre faussaires, deux fous et un sadique, mais l'histoire retiendra que cela symbolise la fin du despotisme! En 1790, pour le premier anniversaire de cet événement, l'évêque Talleyrand célébra, devant vingt mille Français, une messe grandiose en l'honneur de la déesse Raison, point d'orgue du siècle des Lumières. En 1889, il fallait fêter de nouveau. Quoi de mieux que la raison industrielle! On demanda donc à Gustave Eiffel d'ériger une tour de fer qui dépasserait l'imagination. En 1989, après Hiroshima, Auschwitz, les goulags, il valait mieux tout oublier, ne rien célébrer. C'est précisément pour ce Rien que l'on construit un cadre colossal, la Grande Arche, dans l'axe historique qui part du Louvre et passe par l'Arc de Triomphe. Encadrer le vide, quelle idée! Faut-il y deviner aussi la perspective du siècle qui commence?

Le défi des *ironistes*¹ actuels, cherchant les voies de la liberté, de la responsabilité et de la solidarité, est d'imaginer une société nouvelle où les valeurs ne seraient jamais évidentes. Dans un contexte où l'ordre ancien, qu'il se nomme Ancien Régime, foi religieuse ou autorité du philosophe, ne règne plus. La vérité, la justice, la liberté sont aussi devant nous. Ainsi, composer avec les conflits moraux du temps impose parfois de raviver nos convictions en puisant aux sources de la réflexion sur les valeurs éthiques ou de proposer de nouveaux regards, d'ouvrir de nouvelles perspectives.

Pour établir quelques repères dans l'histoire de la philosophie, la valeur de la vérité est d'abord examinée. Christian Talin, dans *Mises en perspective critique de la valeur cartésienne du vrai* vise à relativiser le scepticisme actuel. Il suit d'abord Pierre-Daniel Huet et Nietzsche qui ont examiné les présupposés du raisonnement cartésien. La critique sceptique du premier s'élargit pour se radicaliser dans le questionnement généalogique de la vérité du second. Finalement, l'auteur reprend la question de Heidegger concernant le sens ontologique de cette valeur et fait voir que «la vérité est le processus même de son dévoilement : la liberté ne maîtrise pas l'Être mais, par elle, se révèle».

1. Nous empruntons l'idée et l'expression à Richard Rorty, *Contingence, ironie et solidarité*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 16.

Lévinas occupe une place particulière dans l'histoire de la philosophie par son souci de distinguer la morale de la politique, en se situant résolument dans l'ouverture à l'Autre et contre la logique du pouvoir. C'est en éprouvant la guerre comme prisonnier dans les camps en Allemagne qu'il développera la hantise de voir la victoire des valeurs guerrières. Francis Careau pose justement la question des valeurs dans son oeuvre *Totalité et Infini* où Lévinas s'attache à démontrer que l'accueil du visage d'Autrui, manifestation de l'extériorité et de l'infini, fait apparaître de nouvelles valeurs : l'amour, la fécondité, la fraternité. Découvrir l'humanité dans la banalité du visage de l'Autre, se montrer vulnérable à sa souffrance, est-ce la trace singulière de l'expérience juive de cette guerre, tout comme «la banalité du mal», telle que l'a vue Hannah Arendt dans le visage d'Eichmann lors de son procès à Jérusalem est la trace singulière de l'expérience allemande du nazisme?

Comment vivre ainsi sans valeur? Le déclin de la religion et de la métaphysique a-t-il signifié la fin des efforts individuels et collectifs pour être moins cruels? Reprenant la question nietzschéenne, Richard Rorty invitait à la création d'un sentiment de solidarité humaine, invite dont on retrouve un écho dans l'entretien qu'il a accordé à Hugues Bonenfant. Il y rappelle que le monde actuel a de plus en plus besoin d'esprits libres, sachant lire des livres et bâtissant ainsi leur propre individualité. Réfléchissant ici et ailleurs à la formation favorisant l'apparition de ces esprits questionneurs, dont les valeurs sont à la fois fragiles et en changement, il suggérait la lecture d'œuvres qui nous apprennent à éviter la tentation de la cruauté, inhérente selon lui à toute démarche d'autonomie², comme *La ferme des animaux* d'Orwell.

Mathieu Bock-Côté plaide pour le dépassement du problème de l'éthique démocratique, celui de définir une identité collective de la citoyenneté. Il s'attaque particulièrement ici à l'œuvre de refondation de la nation québécoise comme nation pluriethnique, entreprise par Gérard Bouchard. L'auteur critique donc l'universalisme radical des ingénieurs actuels de l'histoire nationale. Au nom de l'éthique égalitaire, s'appuyant sur la justice et l'exigence de vérité, Gérard Bouchard passerait ainsi d'une définition «ethnique» de la nation à une nation civique ou hétérogène, seul gage du respect de la démocratie. On oublierait ce qui fait la «magie» et l'indicible de l'expérience d'appartenance à la nation, selon la formule de Fernand Dumont. Mathieu Bock-Côté cherche donc, dans l'ouverture au

2. *Ibid.*, p. 199.

«langage de l'héritier» qui accepte le donné et ses multiples interprétations de l'énigme du réel, à dépasser cette dichotomie dans laquelle s'enferment les tenants actuels du discours politique sur la nation, tant ethnique que civique.

Avec l'article de Christine Noël sur le droit du travail, c'est aussi sur un produit culturel portant les marques des luttes sociales du passé que se développe une réflexion sur la justice. Cette observatrice du conflit entre les normes juridiques et les valeurs à l'œuvre dans le droit du travail français confirme ici que le philosophe a peut-être été trop rapidement évincé de ce débat. Christine Noël développe «l'hypothèse de la révolution copernicienne», selon laquelle le sujet règle le droit du travail sur son activité et non l'inverse, dans un processus où les normes sont validées et interprétées par chacun en donnant la primauté à ses propres valeurs. Cette hypothèse donne un sens aux transgressions quotidiennes des normes par les ouvriers, et sans doute aussi par leurs patrons, tout comme elle explique les dimensions politiques, sociales et éthiques du rôle du juge, qui doit valider et orienter ce sens donné aux règles juridiques. Reste à savoir si l'ordre social n'est pas renforcé suite à cet examen des règles effectué par chaque sujet moral qui se conclut le plus souvent par une acceptation de la domination?

Plusieurs des textes suivants s'inscrivent dans une tentative de décrire les valeurs de ce temps et les raisons de leur difficile transmission. Aujourd'hui, chacun croit pouvoir choisir ses valeurs et s'interdit discrètement de les imposer aux autres. Cette nouvelle moralité se manifeste le plus clairement depuis plus d'un quart de siècle dans les relations plus égalitaires entre les individus se côtoyant dans une famille. Jean-Marie Apostolidès décrit ici les conséquences de cette mutation des valeurs de la génération qui a surgi de la révolte de 1968 en France. Il y voit la mise en place d'une société fraternelle où les valeurs associées à la liberté et l'égalité développent des attitudes mimétiques ou de rivalité parfois dérisoires entre frères. Le «style copain» gomme les individualités et se traduit par une recherche de consensus. Incertain de ses propres valeurs, le père copain aurait piégé ses enfants dans une attitude candide où il est à la fois impossible de se révolter contre un grand frère ou de se laisser porter par la tyrannie de sa douceur.

C'est l'ouverture à des préoccupations éthiques qui ne sont pas celles des pays du Nord que propose Youssouf Sanogo en décrivant les interventions des agents de développement en Afrique

subsaharienne ou plusieurs tendances éducatives se côtoient : l'éducation africaine plus holiste donnée dans la communauté, et celle, plus spécialisée, qui se transmet à l'école où peuvent dominer les valeurs musulmanes, chrétiennes ou occidentales. Loin de cultiver le dialogue interculturel, ces écoles méprisent les valeurs africaines et favorisent l'individualisme et l'élitisme. Ainsi, le défi des agents de développement rural, formés à l'occidentale, est-il de proposer aux paysans des démarches favorisant l'ouverture et la remise en question des valeurs et des actions en fonction de leur viabilité économique mais aussi de leur acceptation sociale par l'ensemble des acteurs.

Jacques Grand'Maison a ravivé la question de la transmission des valeurs au Québec en la reliant à l'urgence de développer les manifestations de solidarité intergénérationnelle. Il a inspiré plusieurs groupes, au plan de la recherche mais aussi de l'action, comme le groupe de jeunes Force Jeunesse qui a dénoncé les classes vieillissantes au pouvoir, peu soucieuses de rembourser les énormes dettes publiques qu'elles laissent aux générations qui leur succèdent. C'est en cela que cette conférence paraît significative d'un sursaut d'indignation morale chez ceux qui osent affronter les problèmes soulevés par le vieillissement de la population. Grand'Maison lance ainsi un appel aux jeunes, les enjoignant à prendre leur place dans la société.

Pour clore ce numéro, Maurice Burgevin reprend l'idée que l'ère est au vide, au désarroi, comme le crient et le chantent des jeunes en détresse. Les manifestations de morosité, nihilisme et cynisme se lisent dans le taux de suicide des jeunes ou la dénatalité. Il y voit l'épuisement de l'euphorie collective qui a suivi la mort de Dieu. Une crise des valeurs, comme celle qu'avait annoncée Nietzsche, s'est installée après l'échec de la philosophie rationaliste, incapable d'asseoir la transcendance des valeurs. Il propose donc de recycler le vieux pari pascalien qui prétendait rendre raisonnable la croyance en la transcendance de Dieu : ne serait-il pas aussi raisonnable de faire un pari sur les valeurs qui fondent l'expérience humaine de l'amour ou de la dignité de l'autre?

Cette question relie chaque génération de philosophes dans une longue quête *ironique* de sens; elle est aussi au cœur de toute dimension religieuse. Ce sera d'ailleurs le thème du prochain numéro.

Michèle Emond
Département de sociologie
Collège Edouard-Montpetit

Maurice Burgevin
Département de philosophie
Collège de Saint-Hyacinthe